



« Les gens vivants qui n'ont pas le choix »

Entretien sur la guerre, les enfants et la propagande avec Dimitri Bogolioubov, réalisateur du documentaire [La Ville des héros](#).

Traduction, par Hélène Stein, de [l'interview publiée dans Настоящее Время](#) le 30 novembre 2020.

Dimitri Bogolioubov, réalisateur de films documentaires, et Anna Chilova-Bogolioubova, co-auteurice, ont réalisé un nouveau film « Le chef-lieu E. » [traduction littérale du titre russe *Уездный город Е.*, le film étant sorti en France sous le titre *La Ville des héros*.] Le titre du film fait référence à l'image classique du « chef-lieu N. », une petite ville provinciale issue de la littérature russe. Dans le film, la lettre E c'est Elnia, petite ville de l'oblast de Smolensk où la Place de la Gloire militaire et le monument aux combattants de la 9^{ème} division constituent le seul intérêt.

En s'intéressant aux habitants de Elnia, les réalisateurs ont choisi d'étudier le phénomène de la propagande de guerre et du nouveau patriotisme d'Etat, construit sur cette propagande. Car, en dehors des slogans, de la haine de l'Occident, de « La Jeune Armée », des concours de montage et démontage d'un fusil automatique, de l'image de « l'ennemi est à nos portes », de l'éducation patriotique et de l'exploitation forestière, il ne reste plus rien à Elnia.

La correspondante du journal s'est entretenue avec Dimitri Bogolioubov pour savoir comment le film a été tourné, ce qu'il a voulu dire et quel est le lien avec Lev Tolstoï.

Au début du film, vous dites avoir savoir pourquoi la Russie est si obsédée par la guerre. Est-ce que cette question a un peu évolué durant votre travail ? Quel est le but de votre film ?

Au départ, nous voulions filmer la façon dont cette ville est restée bloquée dans le passé soviétique. Ca devait être une forme poétique, quelque chose comme un lent étouffement de la vie, totalement inadaptée au monde moderne et qui quitte difficilement l'ancien monde. Mais quand nous sommes arrivées à Elnia ... et nous n'y sommes pas arrivés par hasard, j'en parle dans le film.

Vous alliez à Elnia étant enfant ?

Oui, nous avions une datcha à Elnia. Une amie de ma mère, au début des années 90, était partie à Elnia et nous avait suggéré d'y acheter une maison, ce qu'on a fait, pour une somme très modeste.

S'agissant des objectifs du film, ou plus simplement de ses motivations, il faut comprendre que la région de Smolensk constituait et constitue encore aujourd'hui une « ceinture rouge ». Durant les années 90, il n'y a eu aucun changement dans ces régions et le parti communiste y est très puissant.

Aucune industrie n'est présente en ville, seulement l'exploitation forestière. Même le nom de la ville, Elnia, vient du mot sapin en russe. Avant, il y avait des forêts de sapin. Il n'y a plus de sapins aujourd'hui, ce sont juste des forêts. C'est ce qu'on a voulu montrer : les deux seules ressources de la ville sont les forêts, et les enfants.

On voit ce qu'on fait avec les enfants. On a aussi voulu montrer ce qui est fait avec la forêt : le bois est coupé, transformé en planches de bois toutes identiques, qui sont chargées par des machines affreuses, avec des énormes tenailles.

Dans votre film, il y a un contraste fort entre les enfants qui sont touchants (par exemple dans la scène où ils prononcent leur serment à la Jeune Armée et ils se trompent dans les mots) et la propagande, ainsi que les manifestations officielles. Qu'avez-vous voulu montrer par ce contraste ?

Justement ceci. C'est comme les arbres vivants, beaux, ils s'élancent vers quelque chose dans le ciel. C'est la même chose. Ce sont des gens vivants, ils veulent vivre, ils se fichent de tous ces serments, de tous ces mensonges. Mais, dans le fond, ils n'ont pas le choix, tout particulièrement dans des endroits comme Elnia. Il n'y a pas le choix, parce qu'il n'y a rien, aucune forme de divertissement. Pas de cinéma, encore moins de théâtre. Il y a bien la Maison de la culture, c'est là où nous découvrons Macha pour la première fois sur scène, avec la bannière de la ville. Il peut y avoir du théâtre, mais ce sera forcément sur la guerre. Ce n'est pas du théâtre mais plutôt une activité artistique amateur. Et aucune possibilité de socialisation.

La seule chose qui existe pour les enfants, c'est la Jeune Armée. La moitié des pères de ces enfants travaillent à Moscou, parce qu'il n'y a pas de travail à Elnia. Là-bas, un bon salaire c'est 12.000 roubles et pour ça il faut manier la tronçonneuse du matin au soir. Pour les enfants, c'est légitime de trouver intéressant de monter et démonter une arme le plus vite possible. C'est important d'avoir au moins une certaine forme de compétition, c'est normal pour un enfant qui grandit et se développe.

Quel est votre sentiment maintenant, en 2020, c'est comme ça partout ou seulement à Elnia ?

Je vous répondrais à propos de Moscou. Pas loin de chez moi, chaque dimanche, il y a des jeunes de la Jeune Armée qui font des exercices en uniforme. Maintenant, c'est devenu normal.

Quand est-ce que ça a commencé, d'après vous ?

Environ en 2018. Mais c'est de pire en pire, il n'y a aucune amélioration. Et de plus en plus, sur les réseaux sociaux, les gens écrivent qu'à l'école ils font des dissertations sur le patriotisme, apprennent un petit poème sur ce thème, préparent quelque chose pour le 23 février, ou quelque chose du même genre. De plus en plus. Il y a des régions, comme celle de Krasnodar, où tout est consacré à ça, et à rien d'autre. Les enfants chantent « Oncle Vova (diminutif de Vladimir), on est avec toi ! » au moment de tous les événements de l'école.

Parlons des personnages du film, à commencer par Macha. Nous voyons qu'elle parle comme si elle avait appris par cœur, qu'elle répète les mots de sa maman. Mais elle est trahie par la tristesse de ses yeux et elle reste longtemps silencieuse quand vous lui demandez si elle aime des endroits de sa ville en dehors de ceux liés à la guerre. Est-ce qu'elle a pu se confier, en dehors de la caméra ?

En effet, c'était très difficile de discuter avec elle, car tout avait été « cadré » au préalable par sa mère. « Quelles questions allez-vous lui poser ? ». Et encore, la maman de Macha, à ce moment-là, nous faisait entièrement confiance. Elle ne savait pas quel film nous allions faire. C'était juste pour préparer sa fille, pour qu'elle sache comment répondre correctement. C'était très difficile.

Dans la scène, où Macha est dans la voiture et se met à pleurer. On voulait juste qu'elle nous montre sa ville et on lui posait des questions simples « Où aimes-tu te promener ? ». Elle est venue avec un livre de poésie et nous a lu des phrases apprises par cœur sur « tel endroit est sacré pour tous les habitants de Elnia ». Ce qui est certainement le cas. Mais, ce n'est pas ce à quoi on s'attendrait de la part d'une jeune fille de 16 ans.

Ensuite, nous avons encore eu une discussion avec elle. En réalité, c'est surtout mon épouse qui discutait avec elle. Macha met très longtemps à formuler une idée, mais son message essentiel était qu'elle a peur qu'il arrive quelque chose à sa mère. Elle vit en permanence avec cette peur : la peur que sa mère meure, qu'elle soit malade. Quand on lui pose directement la question « De quoi as-tu peur dans la vie ? ». Elle répond « J'ai peur que maman décède ». Sa mère a 50 ans.

En fait, je ne sais pas ce qu'il se passe exactement. Il y a une estime de soi qui est très diminuée. « Qu'est-ce que tu voudrais changer ? » « J'aimerais être plus intelligente ». Il y a derrière ça, un background terrible et violent. Quand nous discutons avec Macha, en présence de sa mère, celle-ci se moquait d'elle en permanence, comme si elle voulait la rabaisser.

Comment avez-vous pu trouver Macha ?

Comme dans le film. Nous avons vu Macha, pour la première fois, quand elle chante sur scène. Elle le fait très sincèrement, mais quelque chose clochait. Nous avons décidé d'essayer et avons demandé à l'administration du club qui elle était. « C'est Macha. Si vous voulez, j'appelle sa mère pour que vous mettiez d'accord avec elle ? ». Quinze minutes plus tard, la maman arrive à la Maison de la culture avec le dossier qu'on voit sur les genoux de Macha (le portfolio des diplômes et attestations de Macha). Elle nous jette le portfolio de Macha sur la table « Voilà, c'est ma fille ». Comme si sa fille n'est pas une personne mais ce portfolio.

Et nous nous sommes dit qu'il fallait filmer. Naturellement, ce n'est pas juste un personnage, mais l'image même de tout ce qui se passe en ce moment. Cela ne signifie pas que tous les parents sont comme ça avec leurs enfants, mais c'est l'image du pouvoir, de celui qui est obligé de s'y soumettre et qui n'a pas le choix.

Quand le tournage a été terminé, Svetlana, la maman de Macha, a compris de quel film il s'agissait ?

En fait, ça s'est passé un peu différemment. On les a seulement filmées en 2017. Bien sûr, on aurait voulu continuer à se rapprocher d'elles, mais j'ai dû être un peu insistant, et elles ont refusé d'être filmées. Après, on a vu Macha une ou deux fois, c'est tout. Elle disait bonjour mais rien d'autre. Svetlana manifestement avait compris. Nous avons encore essayé d'aller chez elles à la maison pour filmer la vie de Macha dans un cadre domestique, son petit-déjeuner, ses devoirs, etc. Mais, en vain. Elles nous ont dit qu'elles déménageaient ...

Et avez-vous pu discuter personnellement avec d'autres jeunes ?

Oui, avec quelques uns. On a pensé utiliser nos conversations avec eux, mais ça faisait trop.

On a un épisode dans lequel une petite fille assemble très rapidement un fusil automatique. Natacha (c'est elle qui est sur l'affiche du film) est une jeune fille très maline, vive, tout l'intéresse et elle a juste envie de participer à tout ce qui est possible. Très énergique, très sociable, voire hyper sociable. En même temps, elle dit que tout le monde a peur de la Russie et que l'Amérique veut nous attaquer.

Est-ce qu'il y avait des enfants qui pensaient différemment ?

Oui, un jeune garçon, de la même classe que Macha d'ailleurs. Un garçon totalement cosmopolite qui déteste l'armée et les armes. Mais c'est plutôt une exception.

Une question sur Serguei. Est-ce qu'il a servi dans l'armée ? Pourquoi s'occupe-t-il de chercher les restes des soldats morts au front pendant la guerre ?

Dans les années 90, Serguei était le jeune n° 1 de la ville, comme on dit. Il était DJ dans la discothèque locale, était très populaire. La première voiture étrangère de la ville, c'était la sienne. Mais, dans les années 90, il a tué quelqu'un à cause de son business et il a été en prison durant 11 ans.

Il explique qu'il est devenu très croyant durant cette période, que ça l'a sauvé. Et que ce crime, c'est comme une croix qu'il portera jusqu'à la fin de ses jours. Je pense que, dans une certaine mesure, il essaye de racheter sa faute par cette activité de bénévole.

A la fin de son monologue, quand il est ivre, Serguei pleure, injurie Poutine et dit que votre film montre toute la vérité de la Russie actuelle où « on ne vit pas, on survit ».

C'est un homme très intelligent. Il mène son activité comme un véritable historien (lui qui n'a qu'un CAP). Il a vite compris quel était mon regard et en a joué peut-être, selon moi. Mais, à la fin, il est ivre, après s'être mis à boire pendant trois semaines, des crises d'alcoolisme qui lui arrive.

Avant ce monologue, nous avons deux heures de discussion avec lui. Il buvait de temps en temps un verre de vodka. Comme on dit en russe, ce que le sobre pense, l'alcoolique le dit. Dans la version pour Arte, cette dernière phrase a été coupée (celle où il injurie Poutine). Ils ont invoqué qu'il était ivre et qu'il n'était plus dans son état normal.

Le début et la fin du film se rejoignent : le film commence avec le défilé des tanks le jour de la victoire et se termine avec des plans de Poutine en tête du « Régiment éternel » à Moscou. Pourquoi ces plans avec Poutine ?

J'ai voulu dire plusieurs choses à travers ce film. Premièrement, la guerre est horrible. La deuxième chose, à travers Macha : la guerre est profondément installée dans notre peuple. C'est un traumatisme profond qui n'est pas guéri. Et troisièmement : le pouvoir manipule le peuple de façon absolument cynique.

C'est pourquoi il était important de montrer Poutine marchant en tête du Régiment éternel. Oui, nous ne pouvons pas le lui enlever, son père a fait la guerre, c'est un fait, et en est revenu invalide. Nous voyons une foule immense marcher derrière lui, environ 500.000 personnes participent à la marche. Poutine ne se tient pas au milieu ou quelque part sur le côté du défilé, il marche en tête. C'est de mon point de vue, le summum du cynisme.

Tolstoï a condamné la guerre en disant que la guerre est « un événement contraire à l'esprit humain et à toute la nature humaine ». Il prend clairement position dans « Guerre et Paix » et ses paroles me sont proches.